

Fabrique du mythe et production des savoirs : la Grèce des hellénistes allemands au miroir du *Griechenmythos* (1790-1945)

Anabases. Traditions et réceptions de l'Antiquité, n°15, 2012, p. 230-237

Anthony Andurand

Qu'est-ce que le « mythe grec » allemand ?

Dans une conférence prononcée en 1919, le philologue Werner Jaeger, s'interrogeant sur la place et la signification de l'hellénisme dans la vie savante et culturelle de l'Allemagne, déclarait :

L'hellénisme est un destin historique auquel on ne saurait échapper, pas plus qu'on ne peut rendre nulle et non avenue l'histoire de l'esprit ou obturer une source vivante. On ne peut arracher au cœur de l'être allemand cette fibre profonde sans détruire dans le même temps la trame de son étoffe intime, sans se rendre étranger aux plus pures créations de l'esprit allemand, à la compréhension de nos grands maîtres, presque tous sans exception⁴².

Dans le discours jaegerien, l'hellénisme apparaît ainsi comme une source (*Quelle*) en même temps qu'un destin (*Schicksal*) pour l'Allemagne, un héritage au miroir duquel semble se jouer une partie de son avenir et de son identité. La tradition de retour aux Grecs initiée par Winckelmann dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et dont Jaeger – initiateur, dans l'entre-deux-guerres, du « Troisième humanisme » – se veut à la fois le continuateur et le rénovateur, est présentée comme un élément constitutif de la nature, de l'« être » allemand (*deutsches Wesen*). La Grèce, si l'on en croit le philologue, serait pour l'Allemagne autant une nécessité historique, ancrée dans la trajectoire de l'esprit allemand à l'époque moderne, qu'un besoin de l'existence, conforme aux aspirations secrètes de l'âme germanique. C'est à l'histoire de cette « croyance » que nous avons choisi de

consacrer les recherches menées dans le cadre de notre thèse de

doctorat⁴³. Nous lui avons donné le nom de « mythe grec » allemand, selon un concept emprunté à l'historiographie allemande récente⁴⁴. La notion renvoie à un motif idéologique forgé, en Allemagne, à l'extrême fin du XVIII^e siècle et appelé à se maintenir jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Les formes et les significations multiples que ce motif, repris, décliné, modulé pendant un siècle et demi, a pu revêtir sont autant de variations sur un même thème, dont on peut restituer ainsi la phrase fondamentale : l'Allemagne est une « nouvelle Hellade », les Allemands sont les « Grecs de l'époque moderne » ; ils sont unis à eux par un rapport particulier et privilégié, une « affinité » ou une « parenté » idéale – puisque c'est ainsi que l'on peut traduire, alternativement, la notion de *Verwandtschaft*, que l'on utilise le plus fréquemment et avec une étonnante constance, dans les sources de notre enquête, pour décrire cette relation toute singulière.

Une précision semble toutefois nécessaire : si les spécialistes allemands désignent ce phénomène par le terme de *Griechenmythos*, parfois aussi de *Griechenglaube*, le locuteur non-allemand est obligé de préciser mythe grec *allemand*, comme pour en marquer le caractère spécifiquement « national ». Car c'est bien dans le mythe grec et le thème de l'affinité gréco-allemande qu'il mobilise que s'exprime ce que la relation de l'Allemagne à la Grèce recèle de singulier. L'hellénomanie ne fut certes pas, à l'époque moderne, une exclusivité allemande, et le culte des Grecs peut être considéré, pour la période qui nous intéresse, comme un phénomène européen. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, en effet, c'est pour ainsi dire toute l'Europe qui s'enthousiasme pour la « noble simplicité » et la « grandeur sereine » de la Grèce de Winckelmann. Pourtant, si le *Griechenmythos* implique bien une vision « mythique », idéale et idéalisée, du passé et de l'héritage helléniques – celle, au fond, qu'ont longtemps partagée les nations modernes –, il ne saurait se confondre avec celle-ci. Aucune nation européenne, de ce point de vue, ne s'est voulue grecque avec autant de passion et d'opiniâtreté que l'Allemagne. Le thème de l'« affinité » avec les Grecs est un thème proprement *allemand*, qui confère au *Griechenmythos* sa tonalité caractéristique : l'Allemagne seule, en vertu de cette *sympatheia* unique en son genre, est élevée à la dignité d'héritière directe et légitime, de relais, de destination finale de l'« esprit » grec, appelé à renaître dans sa patrie d'élection. C'est à la lumière de ce motif, sédimenté, avec le temps, en une véritable tradition, que nous avons souhaité rouvrir le dossier de la réception de l'Antiquité grecque en Allemagne.

problème historiographique

Au seuil de notre enquête, toutefois, le champ d'investigation ainsi délimité apparaissait encore trop vaste. Le phénomène de l'hellénisme allemand des xix^e-xx^e siècles a fait l'objet, depuis les années 1930 au moins, de nombreuses publications⁴⁵. Le *Griechenmythos*, la croyance en l' affectiogréco-allemande se présente par ailleurs comme un objet historiographique aux multiples ramifications : depuis la *Goethezeit* jusqu' dans les premières décennies du xx^e siècle, c'est à vrai dire l'Allemagne savante tout entière, celle des historiens et des philologues certes, mais aussi celle des poètes et des philosophes, qui s'est efforcée de « chercher de l'âme le pays des Grecs⁴⁶ » (Goethe). Il ne pouvait être question, dans ces conditions, de proposer une histoire « totale » du *Griechenmythos*, d'étudier, de façon exhaustive, l'ensemble des manifestations (littéraires, philosophiques, artistiques...) qui s'y rapportent. Après avoir déterminé les contours de notre objet d'étude, il fallait encore élaborer un véritable problème historiographique, susceptible de resserrer les limites de notre enquête et d'en orienter la mise en œuvre.

Le champ de l'érudition classique se présentait comme un terrain privilégié. Si le mythe grec allemand a exercé une certaine emprise sur l'ensemble de la vie intellectuelle et culturelle de l'Allemagne moderne, la communauté des hellénistes fut, aux xix^e-xx^e siècles, son principal relais. C'est dans le domaine des études grecques, de Friedrich August Wolf à Werner Jaeger – deux noms qui encadrent commodément les limites chronologiques de notre travail –, que s'élabore et se réinvente le *Griechenglaube*. Ce constat recèle que chose de paradoxal. L'Allemagne, en effet, est considérée comme la patrie de la philologie moderne, de cette « science de l'Antiquité » (*Altertumswissenschaft*) méthodique et rigoureuse unanimement saluée, hier et aujourd'hui, pour son sérieux et sa solidité. Durant toute la période qui nous intéresse, elle fut le centre mondial de la production des savoirs sur l'Antiquité, ce « grand atelier de la science⁴⁷ », pour reprendre le titre de l'ouvrage de C. Bonnet, qui faisait l'honneur de ses représentants et suscitait l'admiration de ceux qui l'avaient fréquenté. Mais précisément, tandis que l'Allemagne s'affirmait comme le laboratoire et la vitrine de l'érudition classique, elle fut aussi, pourrait-on dire, la « grande fabrique » du *Griechenmythos*. Tout au long du xix^e siècle, le projet de l' *Altertumswissenschaft* n'a cessé d'être animé par les présupposés du mythe grec, de puiser à la croyance, quelque forme qu'elle revêtît, que l'Allemagne était une Grèce à venir. Ainsi se dessinait un programme de travail, centré sur les rapports entre *Griechenmythos* et *Altertumswissenschaft*, sur l'interaction dynamique qui unit, au cours d'un xix^e siècle élargi, « mythe » et « savoir », « science » et « croyance ».

Réception de l'Antiquité et imaginaire savant : esquisse d'un parcours

Notre étude, centrée sur le cas particulier des études grecques en Allemagne, revêt ainsi la forme d'une enquête sur l'imaginaire savant. Elle vise à ressaisir les traits du *Griechenbild* construit par la science allemande et le paysage idéologique dont il participe, dans une démarche attentive à la place et au rôle de l'imaginaire savant dans le processus de construction des savoirs sur l'Antiquité. Un tel projet exige – c'est du moins la perspective que nous avons choisi d'adopter – de mobiliser les ressources d'une histoire de la réception de l'Antiquité à l'époque moderne. Il s'agit ainsi, dans cette histoire croisée du *Griechenmythos* et de l' *Altertumswissenschaft*, de situer l'analyse à l'articulation de trois « plans » historiques :

- l'histoire grecque, d'une part, ce passé que l'on s'applique à reconstituer au moyen des sources anciennes et par l'étude duquel on espère parvenir à une compréhension renouvelée des événements et des enjeux contemporains ;
- l'histoire allemande des xix^e-xx^e siècles, d'autre part, ce présent marqué, entre autres, par les débats autour de la formation de l'État-nation, l'évolution de la place de la culture classique dans l'éducation et la société, l'accès progressif de l'Allemagne à une certaine modernité, un présent à la lumière duquel les hellénistes, dans un va-et-vient permanent entre la Grèce et l'Allemagne, réinterprètent et « actualisent » le passé grec ;
- l'histoire de l'érudition classique, enfin, rythmée par les découvertes et les progrès scientifiques, le renouvellement des méthodes, des paradigmes et des problématiques, une histoire ancrée à la fois dans le quotidien et l'actualité de la recherche, mais aussi dans le temps, plus long, des filiations intellectuelles et des traditions savantes.

Placée à la croisée de ces trois niveaux d'analyse, l'enquête ambitionne de montrer comment l' *Altertumswissenschaft*, conçue comme relais privilégié du dialogue entre le passé grec et le présent de l'Allemagne, n'a cessé de façonner et de réinventer le *Griechenmythos*. Le parcours que nous avons esquissé, construit autour de trois moments principaux, nous a mené de l'époque napoléonienne à la fin du III^e Reich. La première séquence de notre étude, consacrée à la période néo-humaniste, est placée sous le signe de la rencontre entre le *Griechenmythos* et l' *Altertumswissenschaft*. C'est en effet sous l'égide du *Griechenglaube* que s'élabore, dans les dernières décennies du xviiie siècle, le projet de la science de l'Antiquité. Durant cette période, une véritable synergie – la collaboration entre Wilhelm von Humboldt, inventeur du discours sur la « ressemblance⁴⁸ » entre la Grèce et l'Allemagne, et Friedrich August Wolf, héros fondateur de la nouvelle discipline en témoigne – s'opère entre les croyances portées par le mythe grec et le programme élaboré par les hellénistes de métier. Les

savoirs produits dans le champ des études grecques, à cette époque, transformaient la Grèce idéale de Winckelmann et de la *Goethezeit*, jusqu'alors objet de passion et de phantasme, en objet de science. Dans le même temps, l'effort patient d'exégèse systématique des sources anciennes, les premiers succès de cette vaste entreprise de résurrection intégrale de la vie grecque semblaient confirmer l'intuition formulée par Humboldt : seuls les Allemands, unis aux Grecs par une manière de parenté spirituelle idéale, étaient en mesure de saisir fidèlement l'« esprit » de l'Hellade. Aux spécialistes de l'Antiquité hellénique, en retour, le *Griechenglaube* assignait la plus noble des missions : maîtres du passé grec, c'est à eux qu'il appartenait de révéler à l'Allemagne, éternelle *verspätete Nation*, l'essence du *Griechentum*, modèle par excellence d'une nation déjà « accomplie ». Avec l'espérance que l'Allemagne, au terme de cette anamnèse du passé hellénique, miroir de ses ambitions, pût accomplir, précisément, sa destinée de nouvelle Hellade. C'est à partir de cette grille de lecture, par exemple, que nous avons examiné le dossier de la réception de Démosthène à l'époque des guerres napoléoniennes (dans les travaux de B.G. Niebuhr, F. Jacobs et W. von Humboldt), quand l'Allemagne, au sortir de la défaite d'Iéna, semblait connaître un sort similaire à celui des cités grecques après Chéronée.

La deuxième séquence, centrée sur la période 1815-1890, est pour le mythe grec celle des remises en cause et des mutations. Au sortir de la période néo-humaniste, la convergence initialement réalisée entre le *Griechenmythos*, le programme scientifique et éducatif des spécialistes de l'Antiquité et le projet identitaire de la jeune nation allemande devint plus problématique. Le mythe grec, tout d'abord, fondé naguère sur l'identification de l'Allemagne à la *Kulturnation* grecque, s'avérait difficilement compatible avec les exigences nouvelles du mouvement national. Réinterprétée à l'aune du débat contemporain sur l'unité, porté sur le devant de la vie politique allemande à l'issue du Congrès de Vienne, l'histoire de la Grèce à l'époque classique tendait à devenir, dans la reconfiguration historiographique dont Droysen peut être considéré comme l'initiateur, l'histoire d'une faillite, celle d'Athènes et des cités grecques, incapables de réaliser leur unité dans le cadre de structures politiques communes. Pour la nouvelle génération de savants, la Grèce apparaissait désormais comme l'exemple d'une « nation qui a échoué⁴⁹ » (*gescheiterte Nation*). Mais si la construction d'un *Nationalstaat* allemand ne pouvait que malaisément s'adosser au modèle grec, celui-ci parvint à conserver, pour l'Allemagne en quête d'unité et celle d'après 1871, une forme d'actualité. L'échec des cités grecques sur le plan politique n'enlevait rien, en effet, à la cohésion culturelle de la « nation » grecque. Dans la seconde moitié du xix^e siècle, on s'applique ainsi, dans les rangs des hellénistes allemands, à mobiliser le passé grec au profit de la notion d'unité nationale. Ce n'est qu'au prix de ce changement de perspective – qu'il illustre notamment, à cette époque, le projet des fouilles d'Olympie porté par Ernst

Curtius – que la référence grecque a pu servir l'effort pour la construction de l'unité non pas « extérieure », mais « intérieure » (*innere Staatsbildung*) du nouveau Reich allemand.

Fragilisé par les exigences du mouvement national, le *Griechenmythos* est aussi, dès les années 1820, peu à peu remis en cause par les progrès réalisés dans le champ même des études grecques. À mesure que la science allemande, mue par l'ambition de reconstituer l'Antiquité hellénique dans sa totalité idéale, certes, mais aussi dans toute sa « réalité », concrétisait son projet initial, alors que les spécialistes, au gré des découvertes documentaires et du renouvellement des approches, dévoilaient de nouveaux aspects, même les plus prosaïques et les plus concrets, du passé grec, la Grèce du néo-humanisme perdit un peu de son charme originel et de son aura « mythique ». De Boeckh à Wilamowitz, ce processus de « désenchantement⁵⁰ » du monde grec sous l'effet de la science s'affirme avec toujours plus de force. À l'heure de la science « à grande échelle⁵¹ » (*Großwissenschaft*) et de l'historisme triomphant, les hellénistes de l'époque wilhelmienne, soucieux d'épouser les aspirations d'une Allemagne résolument tournée vers la modernité, avaient comme renoncé à une certaine idée de la Grèce.

De ces prétentions nouvelles, toutefois – c'est l'objet de la troisième partie de notre travail, dédiée aux tentatives de rénovation du mythe grec allemand, depuis l'époque wilhelmienne jusqu'à la fin du III^e Reich –, le *Griechenmythos* parvint à s'accommoder. L'*Altägyptenwissenschaft*, au gré de son développement, avait peut-être façonné une autre Grèce, plus conforme aux exigences de la science moderne, mais elle n'avait pas renoncé au *Glaube* qui avait présidé à la formation de son projet. Si l'Allemagne, pour la majorité des hellénistes d'alors, ne pouvait plus regarder l'Hellade comme un « modèle » à imiter, comme un « idéal » dont elle devait s'inspirer, elle avait toujours besoin des potentialités formatrices contenues dans l'expérience historique de l'« hellénité » (*Hellenentum*), pour reprendre un concept forgé par Wilamowitz à l'heure des réformes scolaires. Dans cette quête d'une nouvelle relation à l'Hellade, un nouveau discours se fait jour à la fin du xix^e siècle : parce que l'Allemagne, depuis l'époque néo-humaniste, s'était voulue *grecque* par-dessus tout, parce qu'elle n'avait cessé, depuis lors, de puiser à la « source » (*Quelle*) revigorante et libératrice de l'hellénisme, elle ne pouvait abandonner le *Griechenglaube* sans renoncer, dans le même temps, à une tradition au miroir de laquelle elle pouvait espérer ressaisir sa singularité. Ainsi s'esquissait, dans le travail réflexif opéré par la science allemande à cette époque, l'idée d'un *Sonderweg*, d'une « voie particulière » de l'Allemagne dans sa relation à l'Antiquité, fondée sur l'accès direct au pouvoir magnétique de l'hellénisme, expression d'un besoin vital de Grèce dont elle ne pouvait se défaire. Telle est la forme, par exemple, que revêt le *Griechenmythos* dans l'œuvre de Wilamowitz.

Tel est aussi, d'une certaine manière, l'aspect qu'il acquiert dans le Troisième humanisme de Werner Jaeger, quand la « source » grecque, au temps des épreuves de l'entre-deux-guerres, devenait la condition du salut de l'Allemagne. C'est à partir de cette tradition, enfin, qu'ils détournèrent au profit de l'idéologie du III^e Reich, que les savants de l'époque nationale-socialiste firent de l'homme grec le passé et le destin de la race nordique-germanique, précipitant dans le même temps la disparition du *Griechenmythos* au lendemain de la « catastrophe » allemande.

La science allemande a-t-elle cru à son *Griechenmythos* ? Essai de bilan

Par une remarquable plasticité, le *Griechenmythos* su, au gré de ses métamorphoses, traverser les époques, accompagner les transformations de la société contemporaine, se faire le support des manques et des aspirations de la nation allemande. Qu'a-t-il cependant représenté, pendant près d'un siècle et demi, pour la science allemande elle-même ? Notre enquête est orientée par l'hypothèse que l'imaginaire – nous aurions pu parler, également, de « croyance » ou d'« idéologie » – peut être appréhendé non comme un résidu pré-scientifique ou un ornement du discours savant, mais comme un élément constitutif de l'élaboration des savoirs. Le mythe, en effet, dans le cas qui nous occupe – nous retrouvons là, au fond, l'analyse de M. Detienne sur l'« invention » du mythe et celle de P. Veyne sur la pluralité des registres de croyance⁵² –, n'est pas du côté de l'« illusion » ou de la « falsification », de l'« erreur » ou de l'« ignorance » ; il apparaît au contraire, au terme de l'analyse, comme à la fois la condition de possibilité et le réceptacle du *logos* et de la *praxis* scientifiques. L'historien du *Griechenglaube*, de ce point de vue, est frappé par la circularité de la relation qui unit, ici, fabrique du mythe et production de la connaissance. C'est en étudiant la Grèce, en faisant du passé grec l'objet d'une science ancrée dans les méthodes les plus rigoureuses que les hellénistes, outre-Rhin, ont pu espérer réaliser la promesse inscrite au principe du mythe grec, à savoir faire de l'Allemagne une nouvelle Hellade. Dans le même temps, l'affinité avec les Grecs garantit le succès de l'entreprise de reconstitution du passé grec et la supériorité du projet de l' *Altertumswissenschaft* : si les Allemands sont les Grecs de l'époque moderne, alors ils peuvent légitimement prétendre à une connaissance plus « authentique » et plus « profonde », presque intuitive, de l'Antiquité hellénique.

Dans cet entrelacement du *muthos* et du *logos*, le motif de la *Verwandtschaft* entre Grecs et Allemands est investi d'une pluralité de significations et de rôles⁵³. Il apparaît tout d'abord, à l'intérieur du projet de l' *Altertumswissenschaft*, comme une instance de légitimation :

par lui s'expliquent sans doute – c'est l'une des hypothèses que nous avons formulées à l'issue de notre travail – une partie de l'aura qui entoure la science allemande au xix^e siècle et la fascination qu'elle a longtemps exercée sur l'érudition européenne. Le *Griechenmythos*, si l'on se place maintenant au niveau des hellénistes allemands eux-mêmes, remplit également, si l'on peut dire, une fonction *mobilisatrice*. Il est peut-être cette intuition qui transforme le projet scientifique en une véritable mission – permettre à l'Allemagne d'embrasser son destin de nouvelle Grèce –, dans laquelle les spécialistes trouvent le sens idéal de leur entreprise en même temps que l'élan, l'impulsion nécessaire à son accomplissement. Enfin, le *Griechenglaube* acquiert probablement, dans le champ des études grecques, une valeur que l'on pourrait qualifier d' *intégrative*. Il se présente comme cette croyance qui manifeste l'attachement à un groupe, à une communauté, à une tradition ; il est ce récit – récit de la rencontre, sans cesse réactualisée et toujours à venir, entre la Grèce et l'Allemagne – à partir duquel les spécialistes définissent leur vocation, mettent en scène la force de leur projet collectif et construisent, peut-être, une part de leur identité.

Notes

42. W. Jaeger, « Der Humanismus als Tradition und Erlebnis » [1919], in *Humanistische Reden und Vorträge*, Berlin, De Gruyter, 1960² (1^{re} éd. : 1937), p. 30.

43. « Les Grecs anciens et le “mythe grec” allemand : histoire d'une “affinité élective” », thèse préparée sous la direction de C. Bonnet et de P. Payen et soutenue le 27 juin 2011 à l'université de Toulouse-Le Mirail.

44. C'est à la fin des années 1980 que se développent, outre-Rhin surtout, les recherches sur le *Griechenmythos*, dans le sillage de ce qu'on a pu appeler la « nouvelle mythologie ». La réflexion philosophique et le travail théorique opérés autour de la notion de « mythe » visent, alors, à fournir de nouveaux concepts à l'étude des imaginaires sociaux, culturels et politiques, à l'intérieur des sociétés modernes et « démythologisées ». Il convient de souligner, dans l'émergence du « mythe grec » allemand comme objet d'étude, l'importance des travaux de M. Fuhrmann (« Der Griechenglaube der Goethezeit und das Nationalbewusstsein der Deutschen », *Humanistische Bildung* 13 (1989), p. 87-100 ; « Die Deutschen, die Griechen der Neuzeit : über die Entstehung eines denkwürdigen Versuchs deutscher Selbstdarstellung », in *Europas fremd gewordene Fundamente*, Zurich, Artemis & Winkler, 1995, p. 167-177) et de M. Landfester (« Griechen und Deutsche : der Mythos einer “Wahlverwandtschaft” », in H. Berding (Hg.), *Mythos und Nation*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 3 vol., 1996, III, p. 198-219).

45. Depuis les travaux pionniers d'E.M. Butler (*The Tyranny of Greece over Germany*, Cambridge, 1935) et de W. Rehm (*Griechentum und Goethezeit*, Bern, 1936), consacrés à l'image de la Grèce dans la littérature et l'esthétique de la *Goethezeit*, l'historiographie de l'hellénisme allemand s'est enrichie de nombreuses publications. Pour notre enquête, centrée sur le domaine de la science de l'Antiquité, nous avons pu nous appuyer, en particulier, sur les remarquables synthèses de M. Landfester, *Humanismus und Gesellschaft im 19. Jahrhundert*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1988, de S. Marchand, *Down from Olympus. Archaeology and Philhellenism in Germany, 1750-1970*, Princeton, Princeton University Press, 1996 et de G. Leghissa, *Incorporare l'Antico. Filologia classica e invenzione della modernità*, Milano, Mimesis Edizioni, 2007.

46. J.W Von Goethe, *Iphigenie auf Tauris* [1779], in *Gesamtausgabe*, Munich, 1968, X, p. 81.

47. C. Bonnet, *Le « grand atelier de la science »*. Franz Cumont et l'Altertumswissenschaft . Héritages et émancipation. Des études à la Première Guerre mondiale (1888-1923), Rome, Institut Historique Belge de Rome, 2 vol., 2005. La paternité de cette formule revient à A. Von Harnack, « Vom Großbetrieb der Wissenschaft », *Preußische Jahrbücher* 119 (1905), p. 193-201.

48. Le motif de la « ressemblance » (*Ähnlichkeit*) entre Grecs et Allemands apparaît pour la première fois dans une lettre de W. von Humboldt à F. Schiller, datée du 22 septembre 1795 (*Schillers Werke. Nationalausgabe*, G. Schulz (Hg.), Weimar, Hermann Böhlaus Nachfolger, 1964, XXXV, p. 349).

49. Sur la genèse et le succès de ce motif historiographique dans l'érudition allemande, de J.G. Droysen à K.J. Beloch : P. Funke, « Das antike Griechenland : eine gescheiterte Nation ? Zur Rezeption und Deutung der antiken griechischen Geschichte in der deutschen Historiographie des 19. Jahrhunderts », *Storia della storiografia* 33 (1998), p. 17-32.

50. C'est à H. Bruhns (« Grecs, Romains et Germains au xix^e siècle : quelle Antiquité pour l'État national allemand ? », *Anabases* 1 (2005), p. 17-43, p. 26) que nous empruntons l'idée, d'inspiration weberienne, d'un « désenchantement » (*Entzauberung*) du passé grec sous l'effet de la rationalisation scientifique.

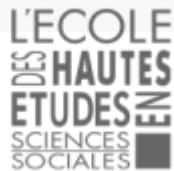
51. La formule est due à T. Mommsen, « Antwort an Harnack, 3. Juli 1890 », in *Reden und Vorträge*, Berlin, Weidmann, 1905, p. 209.

52. M. Detienne, *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981 ; P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leur mythe ?*, Paris, Seuil, 1983.

53. Notre analyse s'inspire ici des pages lumineuses que P. Ricœur consacre au problème des rapports entre « science », « idéologie » et « imaginaire » : « Science et idéologie » [1974] et « Idéologie et utopie : deux expressions de l'imaginaire social » [1983], in *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986, p. 335-366 et p. 417-431.

Nos partenaires

Le projet *Savoirs* est soutenu par plusieurs institutions qui lui apportent des financements, des expertises techniques et des compétences professionnelles dans les domaines de l'édition, du développement informatique, de la bibliothéconomie et des sciences de la documentation. Ces partenaires contribuent à la réflexion stratégique sur l'évolution du projet et à sa construction. Merci à eux !



Pôle Document Numérique
Maison de la Recherche en Sciences Humaines
CNRS - UNIVERSITÉ DE CAEN



méthodes et outils
pour l'édition structurée



- CONCEPTION : [ÉQUIPE SAVOIRS](#),
PÔLE NUMÉRIQUE
RECHERCHE ET
PLATEFORME
GÉOMATIQUE
(EHESS).
- DÉVELOPPEMENT :
DAMIEN
RISTERUCCI,
[IMAGILE](#), [MY
SCIENCE WORK](#).
DESIGN : [WAHID
MENDIL](#).